

# Claudio Magris

« Au comité de *Po&sie*

Je vous remercie pour votre lettre, trouvée après un voyage qui me ramène à Trieste. Merci d'avoir pensé à moi. Je ne vous cache pas mon embarras, car je ne crois pas être en mesure de répondre de manière adéquate à vos questions, c'est-à-dire dans une mesure qui dépasse le journalisme et qui adopte la perspective complexe et fondatrice du numéro.

Je ne le crois pas en effet car, non seulement je n'ai jamais pratiqué personnellement la poésie (à l'exception de quelques fragments, d'une chansonnette dans *l'Exposition* et d'un essai critique écrit avec Zanzotto, à la station de Mestre pour la *Cité des femmes* de Fellini), mais parce que, de surcroît, je ne me suis jamais attaqué sérieusement à l'histoire et à l'interprétation de la poésie en tant que critique littéraire. C'est pourquoi je ne suis pas en mesure de dire quoi que ce soit de significatif sur l'évolution de la poésie italienne contemporaine, ou sur son rapport avec la poésie française.

Pour ce qui concerne votre deuxième question, je crois, en revanche, mais il s'agit plutôt d'une intuition ou d'une vague sensation, que j'aurais quelque difficulté à motiver ou à articuler de manière analytique, que la prose est devenue plutôt l'affaire des « écrivains » que celle des écrivains, comme le disait Barthes. Je la crois moins capable d'affronter réellement cette transformation radicale du monde, de la vie, de l'individu même (et donc, ces transformations radicales qui affectent la manière de les représenter) que nous sommes en train de vivre, qui nous enveloppe et qui nous déchire, avec violence, et bien souvent, dans une mesure que nous sommes incapables d'expliquer. Il me semble, avec mes lectures disparates, qu'il revient plutôt à la poésie, de pénétrer, au moyen d'incursions téméraires, ce processus, pour en arracher des fragments d'expérience, des épiphanies de vérité. Mais naturellement, il ne faut pas généraliser, ni dans un sens ni dans l'autre, et je n'exclus pas d'avoir dit cela parce que je m'occupe davantage de la prose...

Pour ce qui est de *l'impegno civile*, je crois que, mis à part la nécessité et le devoir moral qui est le lot de tous, poètes ou non, de le pratiquer dans la vie, il ne saurait être identifié à des contenus, mais qu'il doit toujours se traduire dans la forme, dans le langage, dans la résistance à la falsification et à l'esclavage du langage ; je crois qu'il se confond avec la démolition des faux langages.

Je doute que ces réponses puissent vous être d'une quelconque utilité, mais vous comprenez bien mes difficultés, et mon devoir de ne pas les dissimuler,

Je reste votre..... »

Traduit par Martin Rueff

De Trieste où il est né en 1939, Claudio Magris, a écrit : « C'est à Trieste que je suis né et que j'ai vécu jusqu'à dix-huit ans ; quand j'étais petit garçon, Trieste n'était pas seulement une ville de frontière, mais semblait être elle-même une frontière, faite d'une quantité de frontières qui se croisaient à l'intérieur de son périmètre et parfois même à l'intérieur de la personne et de la vie de ses habitants. Les lignes de frontière sont aussi des lignes qui traversent et entaillent un corps, qui le marquent comme des cicatrices ou comme des rides, qui séparent quelqu'un non seulement de son voisin mais aussi de lui-même ». Toute son œuvre est liée à la frontière, aux frontières, traversées, retraversées, tissées, retissées – et c'est dans ce tremblement que Magris s'interroge sur les formes modernes de l'individu. Il

déclarait en 1986 : « comme Ulysse, il tente de n'être personne, pour sauver de la morsure du pouvoir quelque chose qui lui appartient, une vie à soi : une vie non spectaculaire, cachée, marginale, mais une vie à soi ».

Claudio Magris s'est formé à Turin où il enseignera de 1970 à 1978 avant de rejoindre Trieste. Sa thèse portait sur *Le mythe des Habsbourg dans la littérature autrichienne moderne*. Elle est publiée chez Einaudi en 1963 et marque un regain d'intérêt pour la civilisation de la *Mitteleuropa*. Depuis il n'a cessé, dans son activité d'enseignement, de critique et d'écrivain de revenir sur cette littérature qu'il considère comme un des laboratoires de la modernité. Parmi ses essais on indiquera : *Wilhelm Heinse* (1968) et *Tre studi su Hoffmann* (1969) ; *Lontano da dove, Joseph Roth e la tradizione ebraico-orientale* (1971) ; *L'anarchico al bivio. Intellettuale e politica nel teatro di Dorst* (1974) ; *Dietro le parole* (1978) ; *L'altra ragione. Tre saggi su Hoffmann* (1978) ; *Itaca e oltre e Trieste. Un'identità di frontiera* (1982). En 1984 il publie *L'anello di Clarisse. Grande stile e nichilismo nella letteratura moderna* qu'on a pu considérer comme l'épitomé de ses réflexions critiques. La même année il publie son premier récit, *Illazioni su una sciabola*, qui rencontre immédiatement un vif succès, *Giuseppe Wulz*, et, en 1985, *Quale totalità*. En 1986, *Danubio* propose un journal sentimental et culturel consacré à son monde de prédilection. On signalera ensuite : *Un altro mare* (1991) ; *Il Conde* (1993) ; *Le voci* (1995) ; *Microcosmi* (1997) qui remporte le prix Strega. En 1999, il rassemble des essais dans *Utopia e disincanto, Saggi 1974-1998* ; en 2001 il publie *La mostra*.

En français, on peut signaler : *Mythe de l'Empire dans la littérature autrichienne moderne* (Gallimard, 1991) ; *Trieste. Une identité de frontière* (1991) ; *Enquête sur un sabre* (Desjonquères, 1987) ; *Danube* (Gallimard, 1988) ; *Une autre mer* (1993) ; *Microcosmes* (Gallimard, 1998) ; *Utopie et désenchantement* (Gallimard, 2001) ; *Les Voix* (Descartes et Cie, 2002).